La sociologie saisie par la littérature

Jean-François Côté and Régine Robin

Number 26, 1996

La sociologie saisie par la littérature

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1002338ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1002338ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (print)

1923-5771 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Côté, J.-F. & Robin, R. (1996). La sociologie saisie par la littérature. *Cahiers de recherche sociologique*, (26), 5–14. <https://doi.org/10.7202/1002338ar>

Présentation

La sociologie saisie par la littérature

Jean-François CÔTÉ
et Régine ROBIN

Il y aurait bien des choses à dire de l'*exclusion* mutuelle dans laquelle se tiennent apparemment l'entreprise sociologique et l'entreprise littéraire, avec leurs visées scientifique et esthétique respectives. Il y aurait également bien des choses à dire sur le rapport d'«extériorité» que ces deux entreprises maintiennent entre elles mais qui les rapproche pourtant, lorsque la sociologie par exemple prend comme objet la littérature, en s'évertuant à saisir à travers elle une forme ou une autre d'expression symbolique typique d'une situation sociale ou sociétale, ou lorsque la littérature se met de son côté à «faire de la sociologie», en révélant des caractères de la socialité qui échappent à l'analyse sociologique de la vie sociale. La perspective d'examen que nous proposons ici, bien qu'elle n'ignore pas et ne puisse ignorer ces questions, est pourtant d'un ordre sensiblement différent; elle tient pour acquis que des liens *internes* unissent la sociologie et la littérature, et que l'exploration de ces liens consiste pour une bonne part à interroger la nature des deux entreprises concernées. Et cela, pas tant pour statuer sur une «nature» qui leur serait entièrement commune ou au contraire tout à fait étrangère que pour montrer comment ces entreprises se départagent sur le fond d'une expression humaine qu'elles modulent selon des canalisations qui varient en fonction des circonstances historiques, ou même des contextes sociétaux précis; ainsi, l'Europe des Lumières ne voyait pas d'inconvénient au mélange de la littérature et de la science, alors que la montée du positivisme au XIX^e siècle poussait l'Allemagne à rejeter dédaigneusement la pensée des «littérateurs» venus de France — ces derniers fussent-ils avant tout des scientifiques¹. Depuis, la situation a évolué de façon assez tranchée, et c'est dans cet ordre d'idée qu'un C. P. Snow pouvait parler à la fin des années cinquante des

¹ Voir W. Lepenies, «Hommes de science et écrivains. Les fonctions conservatoires de la littérature», *Information sur les sciences sociales*, vol. 18, no 1, 1979, p. 45-58.

«deux cultures» que représentaient la science et la littérature² — une division qui confirmait plus souvent qu'autrement la volonté avouée de la sociologie d'opter pour une orientation «véritablement scientifique», quitte à faire siens tous les postulats des sciences naturelles. Ce n'est que tout récemment qu'une position pour ainsi dire inverse est apparue, allant jusqu'à proposer par moments une fusion complète des horizons de la littérature et de la sociologie (on peut penser ici entre autres à Jean Baudrillard³). C'est ainsi que nous considérons la situation actuelle, par le biais d'une problématique qui rejaillit aujourd'hui au cœur des préoccupations de nombre d'intellectuels contemporains, en fonction d'une interrogation que nous faisons porter sur la sociologie *saisie* par la littérature.

Cette interrogation suppose l'ouverture des frontières entre deux domaines qu'on ne peut plus percevoir simplement comme étant étanches l'un à l'autre, ce qui implique donc la perception des échanges entre les deux, des transferts possibles (de procédés, de préoccupations), à l'égard par exemple du narratif, du récit, de la description, de la représentation, de la sensibilité, et même de la stylistique, de la rhétorique ou de la lisibilité⁴. De fait, une abondante réflexion se développe depuis un certain temps autour de ces questions, approfondie notamment par les riches études de Paul Ricœur sur l'épistémologie des sciences humaines et leur rapport à la «mise en récit⁵» et sur la fonction de cette dernière dans la définition de l'historicité comme perspective heuristique propre au projet des sciences

² C. P. Snow, *Les deux cultures*, traduit par C. Noël, Evreux, Jean-Jacques Pauvert éditeur, 1968 (1959).

³ Cette proposition fut notamment émise par Jean Baudrillard au cours des discussions d'un colloque tenu à Montréal en mai 1989. Les transformations de la société contemporaine atteignant un stade hyperbolique, Baudrillard suggérait alors en fait que la théorie en fasse autant et se projette dans un espace de littérarité hyperbolique. Comme il l'écrivait par ailleurs: «Devant ce saut périlleux, que peut faire la théorie, sinon accomplir un double saut périlleux? "JUST AS THE WOLRD DRIVES TO A DELIRIOUS STATE OF THINGS, WE MUST DRIVE (SLOWLY) TO A DELIRIOUS POINT OF VIEW."» (J. Baudrillard, «Transpolitique, transsexuel, transesthétique», dans J. Lamoureux [dir.], *Droits, liberté, démocratie*, Montréal, ACFAS, Les cahiers scientifiques, 1991, p. 308.) La lecture des ouvrages récents de Baudrillard pourrait ainsi considérer jusqu'où s'opère cette «fusion» et jusqu'où l'effort de *stylistation* par exemple est porté par la «littérarité» de sa sociologie.

⁴ Voir notamment à ce sujet R. Robin, «L'écrivain et le sociologue», dans P. Popovic et B. Melançon (dir.), *Écrire la pauvreté*, Toronto, GRES, à paraître, et R. Robin, «L'histoire à l'épreuve de la littérature aujourd'hui», dans *Le naufrage du siècle*, Paris et Montréal, Berg International et XYZ, 1995, p. 55-100.

⁵ Voir à ce sujet l'article de François Dosse dans la section «Perspectives théoriques» de ce numéro.

humaines. Or, en dépit des apparences, la sociologie n'est pas demeurée totalement inerte à l'endroit de ces questionnements, du moins implicitement, et a même parfois anticipé sur leur dépassement dans le renouvellement de ses formes d'expression; depuis un certain temps déjà, elle remet en question des variétés d'expression visant à raviver l'«imagination sociologique», dans un sens semblable au travail qui s'opère par exemple à l'intérieur de la tradition renouvelée des histoires de vie ou des renouvellements du discours ethnologique et anthropologique aux États-Unis⁶. Dès lors, cette rencontre entre sociologie et littérature n'est plus, on s'en doute, exempte de remises en question à l'égard de certaines dimensions propres à l'expérience scientifique, d'un côté, et à l'expérience esthétique, de l'autre, comme le proposait par exemple Fernand Dumont il y a déjà vingt-cinq ans, en ne suggérant toutefois pas, pour sa part, d'autres précisions dans ce sens que leurs contributions respectives à l'approfondissement d'un horizon véritablement anthropologique⁷.

Or les possibilités de rencontres plus «directes» sont nombreuses. La sociologie pourrait certainement tirer profit de l'apport des réflexions contemporaines sur la littérature, comme celles que propose la sociocritique dans ses efforts de conceptualisation: discours social, sociogramme, analyse de la valeur, etc., conceptualisation qui jette un nouvel éclairage sur le texte littéraire qui n'apparaît ainsi plus comme un simple témoin de l'univers fantaisiste ou imaginaire de l'auteur, de son vécu, ni comme un reflet, plus ou moins exact, du social⁸. Est engagé ici un questionnement sur la *texture* du social, sur la composition des rapports structurant le réel et sur leur mise en texte. Par ailleurs, on pourrait dire, comme Pierre Bayard l'a récemment exprimé dans son livre magistral sur Maupassant à propos de la psychanalyse⁹, que la littérature pourrait bien être plus utile à la sociologie que la sociologie à la littérature. En effet, un des problèmes majeurs auxquels le sociologue fait face, c'est son écriture et les modes de représentation que cette écriture met en œuvre, parfois à l'insu du «narrateur». Comment parler de l'autre, quelle voix lui donner, comment la donner à entendre, comment se situer soi-même dans son propre texte?

⁶ Voir à ce sujet D. Bertaux, «Écrire la sociologie», *Information sur les sciences sociales*, vol. 19, no 1, 1979, p. 7-25.

⁷ Voir F. Dumont, «La sociologie comme critique de la littérature», *Chantiers. Essais sur la pratique des sciences de l'homme*, Montréal, Hurtubise HMH, 1971, p. 25-46.

⁸ Sur tous ces sujets, il existe déjà une littérature considérable. On trouvera des indications précieuses dans *Politique du texte. Pour Claude Duchet*, sous la direction de M.-C. Ropars et J. Neef, Lille, Presses universitaires de Lille, 1993, ainsi que dans le numéro spécial de *Discours social/Social Discourse*, «Le sociogramme en question», sous la direction de Régine Robin, 1993.

⁹ P. Bayard, *Maupassant, juste avant Freud*, Paris, Minuit, 1994.

Problèmes qui dépassent ceux communément admis d'un retour de l'acteur, du sujet ou de la subjectivité dans les sciences humaines. La littérature de son côté a expérimenté tous les modes discursifs et narratifs, du dialogue au monologue intérieur, du narrateur omniscient à l'utilisation de l'indirect libre; elle a brouillé des perspectives narratives et énonciatives; elle a expérimenté les zones les plus inexprimables de l'altérité; tous les lexiques et idiolectes dans leur hybridité, tous les métissages linguistiques. Sur ce plan, le texte sociologique ou historique est souvent resté enfermé dans des cadres d'écriture scientifiques et simples, dans une évidence discursive bien propre à lui masquer la complexité du réel qu'il était censé rapporter.

C'est dans une telle perspective par exemple que l'anthropologie culturelle a été saisie du «tournant linguistique», appelé ici le «moment réflexif». Dans des textes manifestaires, des ethnologues comme James Clifford, George E. Marcus, Talal Asad, James A. Boon se sont engagés résolument dans une ethnologie déconstructiviste¹⁰. Il s'agit de prendre l'écriture ethnologique comme objet et de voir subséquemment la façon dont elle-même constitue ses objets, comment sa mise en texte spécifique fait émerger l'autre, quelle place et quelles paroles lui sont données et quelle place occupe l'auteur, le narrateur, la voix qui narre, juge, explique, rend compte de ces procédures. L'entreprise vise à mettre de l'avant, donc, la réflexivité, à déconstruire, ce faisant, le discours de l'ethnologie autoritaire, hiérarchique, centralisée et monologique, et à promouvoir une épistémologie et une écriture dialogiques, polyphoniques, dé-centralisées, dé-hiérarchisées, conscientes de leurs totalisations partielles, qui renonce à la catégorisation définitive de l'autre en trouvant des techniques de représentation, d'interprétation de l'expérience de l'autre sans le réifier dans un carcan conceptuel qui lui est étranger, des techniques de translation, de transfert, de traduction, comme le propose par exemple James Clifford¹¹. Promouvoir dans l'écriture la diversité culturelle: *Other Tribes, Other Scribes*, comme le suggère le titre d'un ouvrage de James A. Boon¹². On voit émerger ici

¹⁰ Voir en particulier le livre emblématique *Writing Culture*, sous la direction de J. Clifford et G. E. Marcus, Berkeley, University of California Press, 1986.

¹¹ Clifford écrit à ce sujet: «*While ethnographies cast as encounters between two individuals may successfully dramatize the intersubjective, give-and-take of fieldwork and introduce a counterpoint of authoritative voices, they remain representations of dialogue. But if it is difficult for dialogical portrayals to escape typifying procedures, they can, to a significant degree, resist the pull toward authoritative representation of the other voice and hold in view the specific contingencies of the exchange.*» (J. Clifford, «On ethnographic authority», *Representations*, no 1, printemps 1983, p. 134-135.)

¹² J. A. Boon, *Other Tribes, Other Scribes*, Cambridge University Press, 1982.

des thèmes communs du postmodernisme, sinon des thèmes généraux du contexte problématique de la postmodernité. Que toute l'ethnologie culturelle ne se réduise pas à ce débat autour du postmodernisme, on l'admet. Mais la pression de modèles rhétoriques et littéraires se fait bien forte¹³. Il se pose ainsi à l'ethnologue des problèmes de narrateur et de narrataire, de voix, de mise en texte par style direct ou indirect, de discours rapporté, de description, d'organisation du récit, d'intertexte, tous problèmes depuis longtemps familiers aux théoriciens de la littérature. S'il faut voir là des entreprises qui luttent, en fin de compte, dans et par leur expression même, pour une forme de (re)totalisation de l'expérience, pour une «approche totalisante de la connaissance¹⁴», il ne fait pas de doute que les rapprochements de perspectives, qui appellent des débordements de frontières, sont les bienvenus. Car ce mouvement participe alors de l'exigence fondamentale de (re)penser une unité qui ne soit pas un enfermement ou une limitation monologique, dans un monde où les percées analytiques referment trop souvent leurs horizons sur le morcellement des objets d'étude spécifiques et étroitement singuliers.

Et cependant, comme Wolf Lepenies l'a rappelé récemment, dès sa fondation même, la sociologie a entretenu ce rapport particulier de «rejet» plus ou moins ouvert de la littérature qui la faisait opter pour une expression scientifique «pure»; or le mouvement inverse, qui la ferait maintenant embrasser plus ou moins ouvertement la littérature dans un élan d'abandon total de la «raison scientifique» et de son monde objectif au profit exclusif de la «passion littéraire» ou du sentiment subjectif (pour autant que l'on voudrait *réduire* à cela la littérature...), présente des écueils tout aussi redoutables que la prétention scientifique «pure». Prenant appui sur l'expérience sociohistorique de cette critique de la raison instrumentale, d'origine romantique mais qui s'est radicalisée dans l'écriture «irrationnelle» de certains courants du premier tiers du XXe siècle, Lepenies soutient en effet que le malaise suscité par l'adhésion à une rationalité univoque ne peut être résorbé par un simple effort de compensation qui irait seulement dans le sens inverse. À terme, ce projet ne contient pas plus de garantie d'une issue «salvatrice». Et l'on aurait tort de ne voir là qu'un problème marginal, s'y l'on se fie en tout cas à Lepenies lorsqu'il écrit, considérant ce contexte passé qu'il réactualise comme dans un avertissement: «Il arrive

¹³ Voir P. Sangren, «Rhetoric and the authority of ethnography: Postmodernism and social reproduction of texts», *Current Anthropology*, vol. 29, no 3, juin 1988, p. 407-434. Ce numéro comprend l'article de P. Sangren et la réponse des principaux ethnologues mis en cause.

¹⁴ L'expression est de J. Leenhardt, «Le texte de la sociologie», *Information sur les sciences sociales*, vol. 18, no 1, 1979, p. 5.

souvent que les tentatives des sociologues de se rapprocher de la littérature ou d'exploiter les tensions entre la création littéraire et les sciences sociales représentent les signes avant-coureurs d'une dérive totalitaire¹⁵.»

Le passage de Charybde en Scylla que représente l'option fermée des «deux cultures» pourrait ainsi sembler inévitable. Et pourtant, il s'agit davantage de concevoir que l'on rencontre ici les vrais problèmes de notre temps. Peut-on mieux les réfléchir? Mieux les représenter? L'Histoire, aux yeux de Jacques Rancière, aurait manqué sa poésie propre, l'historicité propre à l'âge démocratique. Elle n'aurait pas su s'accorder à l'âge des multitudes, des régularités statistiques non plus qu'au désordre des mots. Et Rancière d'évoquer les premières pages du livre d'E. P. Thompson, *The Making of the English Working Class*¹⁶. Il s'agit de la réunion, en janvier 1792, dans une taverne londonienne, de neuf honnêtes et industrieux travailleurs saisis par la singulière conviction que toute personne devait avoir la capacité d'élire les membres du Parlement. Et le moyen choisi pour eux était de constituer une «société de correspondance». La première règle de cette société, et c'est la première phrase du livre de Thompson: «*That the number of our members be unlimited*». L'illimité. Voilà ce qui ouvre l'âge de la multiplicité, de la pluralité, du divers, de la subjectivation hasardeuse, des prolétaires, des sans noms. Or, remarque Rancière, l'histoire sociale, pas plus que l'histoire culturelle ou l'histoire des mentalités, sauf exception, n'a pas su rendre compte de la *parole* ouvrière. Il s'agit donc de trouver les modes de narration propres à montrer les sujets de l'âge démocratique, les modes de subjectivation multiples, pluriels, aléatoires. Trouver une écriture de l'âge des grands nombres, des nouvelles formes de subjectivation, de la nouvelle émergence de paroles, de voix. En allant par exemple du côté de l'écriture moderniste, comme le suggère Rancière. Il écrit à ce propos: «L'impensable extravagance que l'histoire sociale et ouvrière, à deux ou trois exceptions près, s'est interdit d'imaginer — et qui lui eût été pourtant strictement nécessaire — c'est simplement de se trouver, elle aussi, une poésie¹⁷.» Défi

¹⁵ W. Lepeu, *Les trois cultures. Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*, traduit par H. Plard, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1990, p. 13.

¹⁶ E. P. Thompson, *The Making of the English Working Class*, Londres, Penguin Books, 1968 (1963).

¹⁷ Rancière précise: «Et sans doute pour la trouver, fallait-il aller un peu plus avant du côté de la révolution littéraire: là où le roman dit adieu à l'épopée, où la *parataxe* des coordinations démocratiques succède à la *syntaxe* des subordinations monarchiques, où l'acte est pris de la défection des grands livres de vie et de la multiplicité des langues et des modes de subjectivation. Pour sortir du dilemme désespéré entre l'illusion de l'épos

gigantesque, mais tout à fait à l'échelle des problèmes de la réflexion contemporaine.

On le voit, la question des rapports internes de la littérature et de la sociologie est susceptible de receler des problèmes de taille, problèmes que rencontre sous la forme d'une éthique de la *responsabilité* toute expression sociologique dans les choix, explicites ou non, qu'elle opère. Mais quels sont ainsi les enjeux de nature épistémologique, théorique et méthodologique soulevés par la rencontre, ou plutôt par la prise de conscience de la rencontre, entre ces deux univers que l'on avait pris l'habitude de séparer radicalement sur le plan formel? Les contributions rassemblées ici en donnent un aperçu significatif, en ne négligeant ni l'examen d'une partie de la tradition sociologique ni celui des formes plus actuelles de l'expression sociologique, dans leurs rapports respectifs à la littérature.

Il s'agit d'abord, comme on l'a relevé, d'un approfondissement de la réflexivité inhérente à l'entreprise de connaissance, de même que de la reconnaissance de certains des enjeux présents dans la forme de l'expression comme dans son contenu. On remarquera ainsi que le texte de Jacques Rancière, en abordant la question de l'écriture par le biais de la «sensibilité de la communauté», pose cette question dans son cadre le plus intime, soit celui de la conscience de l'écrivain qui est engagé *a priori*, c'est-à-dire avant même l'*acte* d'écriture, dans un rapport intense à la communauté. C'est ce rapport que l'écriture parvient à faire ressortir, ou qu'elle tente à tout le moins de traduire,

populaire et les rigueurs du nombre ou les minuties du quotidien, il fallait s'attacher aux logiques nouvelles inventées par la littérature pour tenir ensemble les trajets de l'individu et la loi du nombre, les petites lueurs du quotidien et la flamme des textes sacrés: apprendre, par exemple, de Virginia Woolf à faire naître le récit "entre les actes" de la promesse d'une phrase sortie du même silence que les sujets de l'âge démocratique et leurs attentes de lendemains ("oui bien sûr, s'il fait beau, dit Mrs. Ramsay. Mais il faudra vous lever à l'aurore"); voir chez Flaubert comment, du non-sens d'un nom estropié (Charbovari) sort l'histoire de vies mutilées; suivre chez Joyce les pérégrinations du nouvel Ulysse insulaire, urbain et trompé par son épouse, tournant en rond dans sa ville de colonisé, écartelé par la multiplicité des langues, mettant à mal, l'un par l'autre, le livre de vie chrétien et le livre de vie païen; ou encore accompagner Claude Simon dans sa "tentative de restitution d'un rentable baroque" où l'explosion de la syntaxe ordonnée du récit — ce ciment bouche-trou, ou cette "gluante béchamelle" apte à bricoler du sens avec toutes ruines — et l'indépendance revendiquée de la vie retrouvant, dans la phrase désarticulée, son foisonnement sans commencement ni fin, s'associent à la vision d'une anti-Méditerranée: terre-mer ou mère d'écriture, lasse désormais de servir de "cloaque" ou d'"égout-collecteur" à l'Histoire.» (J. Rancière, *Les noms de l'histoire: essai de poétique du savoir*, Paris, Seuil, 1992, p. 201-202. Voir également son texte dans le présent numéro.)

dans la forme même de son expression. La compréhension que nous avons de ce caractère *politique* intrinsèque de l'écriture ouvre une perspective de relecture, entre autres de la contribution de la littérature contemporaine à la définition de ce rapport de l'esthétique au politique, qui englobe tout un pan de la sensibilité partagée — et débattue — au sein de la communauté.

On connaissait peut-être mieux, sur ce plan, l'importance des formes littéraires réalisées pour la compréhension en parallèle de l'entreprise sociologique; mais encore faut-il parvenir à saisir la composition de ce parallèle. Thomas M. Kemple s'efforce ainsi de montrer comment, entre Marx et Balzac, des relations d'ordre structurel interviennent dans la mise en forme d'une certaine vision du monde. Des conventions d'écriture sont à l'œuvre, traversant pour ainsi dire le travail d'élaboration théorique d'un côté, et littéraire de l'autre, en vertu desquelles toute la représentation, que ce soit dans le *Capital* ou dans *La comédie humaine*, est sollicitée. Ces conventions d'écriture, qu'il est possible d'exhumer de façon schématique en fonction des relations symboliques qu'elles posent dans le cadre du développement du capitalisme et de la société moderne bourgeoise, constituent en quelque sorte des rattachements qui dépassent les rapports usuels que l'on retient de la littérature de Balzac et de la sociologie de Marx, parce qu'elles leur sont justement sous-jacentes.

Dans un autre ordre d'idée, qui n'est pourtant pas sans lien puisqu'il fait intervenir notamment un questionnement quant à certaines autres structures, psychanalytiques celles-là, sous-jacentes à l'acte d'écriture, Nathalie Heinich propose une réflexion sur l'élaboration de son dernier ouvrage, *États de femme. L'identité féminine dans la fiction occidentale*. Dans la mesure où le travail de l'écriture met inévitablement en scène des traces autobiographiques, on peut mettre à profit l'examen de la genèse d'une œuvre sociologique dans l'appréciation de son évolution poussée, ou plutôt guidée, par la fiction littéraire. Là en effet, à partir d'intuitions de lecture, il devient possible d'être mis sur la piste de modèles d'interprétation théorique que la sociologie se charge de renvoyer à des structures symboliques, psychiques et culturelles, témoins de la consistance d'un imaginaire qui définit les paramètres de l'identité sexuelle. Dans l'ordre du symbolique, la littérature ouvre des voies à la sociologie, comme cette dernière permet que la voix de la première résonne différemment. Et le lieu premier de cette rencontre, c'est précisément celui de l'élaboration de l'œuvre, lieu personnel, mais aussi lieu social, culturel.

Sur un terrain adjacent, Louis Jacob montre de son côté comment on parvient à faire ressortir, par une lecture attentive de Max Weber

appuyée par les travaux de Paul Ricœur, toute la complexité des relations traversant sa sociologie. Dans son cheminement vers une exigence de narrativité qui pourrait s'apparenter à la littérature — surtout dans le contexte et le climat intellectuels de son élaboration —, la sociologie que désire au plus haut point Weber tient cependant à s'en détacher pour fonder une réflexion autonome portant sur la «science de la société». Le dilemme de Weber à l'égard de cette capacité (ou de cette incapacité) qu'il y avait en son temps de retrouver le sens ou l'identité de la civilisation occidentale, défi placé au cœur de son œuvre, trouve un équivalent dans le combat qu'il mena pour faire aboutir une entreprise où, curieusement mais de façon extrêmement significative, les images ou les figurations mythiques interviendront de nouveau, à même les autres instances de narration départageant les niveaux de l'analyse, pour donner une impulsion nouvelle à tout son effort de théorisation. En cela, le combat de Weber n'est au fond pas si différent du nôtre actuellement, bien qu'il comporte des états de réflexion dont nous sommes peut-être plus en mesure aujourd'hui d'évaluer la portée et les limites.

Dans la foulée d'un approfondissement des questions qui restent en suspens quant aux transformations de la subjectivité contemporaine, Bruno Blanckeman propose quant à lui une lecture croisée des exigences de la sociologie actuelle et de l'expression renouvelée de la littérature française d'une «nouvelle génération» d'écrivains qui, au début des années quatre-vingt, a entrepris une réflexion de laquelle ressortent les principaux enjeux de l'analyse sociale et les questionnements de la sociologie à leur égard. Lorsque la littérature s'approche de la sorte de la sociologie, c'est pour souligner justement que l'expression du «sujet» est devenue extrêmement problématique, et que l'expression littéraire assume, pour ainsi dire sur un pied d'égalité, une part des «problèmes» que réfléchit tout aussi activement la sociologie.

Cette problématique de rencontre des deux formes d'expression, de leur concurrence même, s'illustre constamment. Jean-François Côté fait enfin pour sa part retour sur un autre épisode de la tradition sociologique, en mettant en rapport les contraintes de l'écriture dans un roman de John Steinbeck et certaines élaborations de la tradition sociologique de l'école de Chicago qui trouvent écho dans l'interactionnisme symbolique de Herbert Blumer. Il s'agit ainsi de montrer que le contexte d'une communication pragmatiste, qui presse autant la littérature que la sociologie du moment de fournir une expression «immédiate» de la réalité sociale, a encore prise jusqu'à un certain point dans les débats actuels en sociologie, notamment en ce qui a trait aux possibilités d'expression du «monde vécu» dans le contexte de son enserrement à l'intérieur d'une problématique réellement systémique.

Les positions d'analyse des rapports entre sociologie et littérature qui sont proposées ici restent assez diverses; elles témoignent ainsi de la richesse de ce terrain d'interrogation. Et également, pourquoi pas, de la recherche pour la sociologie des voies de sa propre poétique. Mais en dehors des rapprochements que l'on appelle dans l'examen des rapports entre sociologie et littérature, les contributions rassemblées dans ce numéro montrent tout autant qu'il ne peut jamais s'agir d'une simple fusion des deux horizons. La ligne de partage, en dépit de sa porosité, demeure constamment présente dans les interrogations proposées, comme une espèce de *limite* à l'intérieur de laquelle se situe cette réflexion. Il s'agit alors en fait pour nous de considérer, ou plus exactement de reconsidérer, où se situe cette limite dans le contexte contemporain.

Jean-François CÔTÉ
et Régine ROBIN
Département de sociologie
Université du Québec à Montréal